

Deux extraits du Honglou meng en hommage à Jacques Dars

Shiwei Li

► **To cite this version:**

Shiwei Li. Deux extraits du Honglou meng en hommage à Jacques Dars. Impressions d'Extrême-Orient, Aix Marseille Université, 2014, Hommage à Jacques Dars. hal-01758513

HAL Id: hal-01758513

<https://hal-amu.archives-ouvertes.fr/hal-01758513>

Submitted on 4 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Impressions d'Extrême-Orient

4 | 2014 :
Hommage à Jacques Dars
Hommages

Deux extraits du *Honglouloumeng* en hommage à Jacques Dars

SHIWEI LI

Texte intégral

Le Songe aux pavillons rouges, un chef-d'œuvre à retraduire

- 1 « Le Songe aux pavillons rouges », telle est la manière dont Jacques Dars proposait, comme « un premier pas » vers une solution acceptable, de traduire le titre le plus célèbre de l'œuvre monumentale de Cao Xueqin 曹雪芹 (1715 ?-1763), *Honglouloumeng* 紅樓夢¹.
- 2 On sait que la traduction adoptée pour cette combinaison de trois syllabes fut *Le Rêve dans le pavillon rouge*, traduction « littérale » que Li Tche-houa (Li Zhihua 李治華, 1915-) préféra à celle suggérée par André d'Hormon (1881-1965), de « Songe au gynécée »². On a, par contre, oublié qu'elle a été utilisée pour la première fois, semble-t-il, retenue par Georges Soulié de Morant (1878-1955) en 1912³, pour être reprise plus tard par Armel Guerne (1911-1980) quand celui-ci fit passer en français *Der Traum des roten Kammer* (1932) de Franz Kuhn (1884-1961)⁴. Le « Rêve dans la Chambre rouge » que Bao Wenwei 鮑文蔚 avait, entre temps, retenu – c'était à Pékin en 1942 – , pour sa traduction d'un extrait, ne fit pas d'émule⁵. C'est donc un choix par défaut que fit Li Zhihua pour une « appellation consacrée depuis longtemps en France »⁶, appellation qui s'imposa sans que personne ne songe à contourner le problème en s'attachant à un des autres titres reçus par le roman fleuve à travers son histoire : *Fengyue baojian* 風月寶鑒 que Ou Itai (*alias* Wu Yitai 吳益泰, 1901-?) rendit par « Miroir précieux

du vent et de la lune »⁷ ; *Jinling shi'er chai* 金陵十二釵⁸ (Douze beautés de Jinling), faisant référence aux douze principaux personnages féminins de l'œuvre ; *Qingseng lu* 情僧錄, « Récit du Bonze amoureux » ; *Jinyuyuan* 金玉緣, littéralement « Affinités prédestinées entre Jade et Or », lequel renvoie au mariage entre Jia Baoyu 賈寶玉 et Xue Baochai 薛寶釵⁹ qui intervient à la fin du roman.

- 3 Le seul titre alternatif à avoir reçu quelque attention est *Shitouji* 石頭記¹⁰ qui nous fait quitter le registre du songe et du rêve – sans aucun doute la clef de l'œuvre¹¹ –, pour insister sur le fait que le roman aurait été composé à partir d'un texte écrit sur une pierre, tout en renvoyant à la légende de Nüwa 女媧 et à la réincarnation d'une pierre magique en Baoyu, le personnage principal de l'histoire. C'est David Hawkes (1923-2009) qui franchit le pas pour la traduction intégrale que John Minford acheva sous le titre de *The Story of the Stone*¹². Leurs prédécesseurs dans ce voyage au long cours s'en étaient tenus au titre canonique. Pour ne parler que des projets les plus ambitieux, rappelons que le vice-consul de Macao d'alors, Henry Bencraft Joly (1857-1898) publia à Hong Kong en 1892 et 1893, deux volumes intitulés *Hung Lou Meng ; or The Dream of the Red Chamber, A Chinese Novel*, qui ne couvrent que les cinquante-six premiers chapitres¹³. Viendront ensuite le *Red Chamber Dream* que réalisa dans les années 1950, Bramwell Seaton Bonsall, missionnaire en Chine de 1911 à 1926¹⁴, ainsi que la célèbre traduction de Yang Xianyi 楊憲益 (1915-2000) et Gladys Yang (1919-1999), publiée sous le titre *A Dream of Red Mansions* à Pékin en 1978 et 1979¹⁵.
- 4 La version de Li Zhihua, publiée en 1981 dans la « Bibliothèque de la Pléiade » présentait pour la première fois la traduction complète des cent vingt chapitres de l'œuvre achevée. Il n'empêche que malgré ses qualités, cette traduction, qui avait mobilisé l'attention de pas moins de trois personnes puisqu'il avait été « révisée » par André d'Hormon, ne pêche pas seulement par son titre que Jacques Dars jugeait « pauvre »¹⁶. Peut-être, est-elle trop « belle »¹⁷, puisque c'est un qualificatif que ce dernier avait utilisé la concernant.
- 5 Considérant toutes les difficultés de traduction que présente ce grand roman, l'obstacle le plus grand auquel tous les traducteurs ont été confrontés, n'est peut-être pas tant le celui posé par les différences culturelles, ou les questions d'ordre purement linguistique, mais bien plutôt la difficulté de parvenir à traduire les grandes variations existant entre les idiolectes de ses quelque quatre cents personnages. En effet, ceux-ci viennent de différents milieux sociaux : d'un côté, nous avons les descendants de familles prestigieuses, tels Jia Baoyu et Lin Daiyu, et de l'autre, des personnages comme Liu Laolao 劉姥姥 et Gou'er 狗兒, qui sont des paysans pauvres de villages de la banlieue pékinoise¹⁸. Ces idiolectes jouent un rôle déterminant dans la caractérisation de chaque personnage, tel le caractère acariâtre et jaloux de Wang Xifeng 王熙鳳, l'aigreur et la mélancolie de Lin Daiyu, la générosité et la jovialité de Xue Baochai, etc. Il faut reconnaître que la traduction de Li Zhihua peine à bien rendre perceptible les différents tons et les caractéristiques de chacun des personnages, si vivants dans le texte original. Le style de la traduction française est assez lourd, sans aucun doute trop soutenu, manquant de souplesse, et a pour effet de rendre les dialogues, pourtant si fluides du texte source, de manière très pesante, pour ainsi dire embourbés dans une syntaxe trop compliquée.
- 6 Dans les deux dialogues entre Jia Baoyu et Lin Daiyu dont nous proposons ci-dessous une nouvelle traduction¹⁹, nous nous sommes efforcés de corriger cette carence en nous attachant à rendre sensible les traits de caractère des

personnages si prégnants dans le texte original.

- 7 Comme Jacques Dars, qui fut un expert en la matière et qui le prouva tout du long de sa traduction du *Shuihuzhuan* 水滸傳, l'a écrit, il n'y a pas de traduction définitive : « Autant dire que la traduction des chefs-d'œuvre est périodiquement à refaire, « dans les siècles de siècles ». Chaque traduction ne constitue peut-être, au demeurant, qu'une amorce pour d'autres, différentes, meilleures, en tout cas toujours possibles ; et plus il y en aura, mieux ce sera. »²⁰ Nous espérons que notre modeste tentative pour dépoussiérer une traduction ancienne en stimulera d'autres plus amples et plus ambitieuses.

« La dispute »

- 8 Peu après, Xiren, en versant le thé, s'aperçut qu'il ne restait plus un seul des objets qu'il portait sur le côté, alors elle demanda en souriant : « C'est encore cette bande de gredins éhontés qui ont délié tout ce qu'il y avait à votre ceinture ? » Entendant ces mots, Lin Daiyu accourut y jeter un œil : effectivement, il ne restait plus rien, alors elle dit à Baoyu : « Tu leur a aussi laissé la bourse que je t'avais donné ? La prochaine fois que tu auras envie que je te donne quelque chose, tu pourras toujours attendre ! » Ayant à peine fini sa phrase, elle retourna dans sa chambre, terriblement vexée, et se saisit du petit sachet à encens que Baoyu lui avait demandé de faire pour lui – elle ne l'avait pas encore terminé – et poussée par la colère, elle se mit à le lacérer au ciseau. Baoyu avait vu combien elle était en colère, personne n'aurait pu l'ignorer. Il se précipita mais le temps d'arriver, le sachet avait déjà été découpé en morceaux. Baoyu avait déjà pu voir ce petit sachet à encens, et bien qu'inachevé il l'avait déjà trouvé absolument remarquable, elle avait du y consacrer beaucoup de temps et d'application. De le voir ainsi déchiqueté sans raison était tout de même fort énervant ! Aussi il se saisit de son vêtement d'un geste rapide, et alla dénouer du pan intérieur de sa veste rouge la petite bourse que Daiyu lui avait donnée. « Tiens, regarde ! Lui dit-il en la brandissant sous son nez. Qu'est-ce que c'est, d'après toi ? Depuis quand est-ce que je donne tes affaires à n'importe qui ? » En voyant combien il en avait pris soin, à la porter tout contre lui, Daiyu comprit qu'il avait justement peur qu'on la lui vole ; alors elle s'en voulut d'avoir été si rude et d'avoir taillé le sachet en pièces sans plus de discernement ; elle s'empourpra de honte et de colère, garda la tête baissée et ne prononça plus un mot. « C'était pas la peine de le déchirer, lui dit Baoyu. Je le sais bien que tu n'as aucune envie de me donner quoi que ce soit. Tiens, je vais même te la rendre, cette bourse, ça vaudra mieux, non ? » Il la jeta alors vers elle, et fit mine de partir. En voyant cela, Daiyu s'emporta de plus belle, sa voix s'étouffa de sanglots qu'elle tenta en vain de retenir, et alors que les larmes se remirent à rouler sur ses joues, elle saisit la bourse pour la cisailier elle aussi. La voyant ainsi faire, Baoyu revint précipitamment pour l'en empêcher. « Non, ma cousine chérie, épargne-la ! », lui dit-il en souriant. Daiyu jeta ses ciseaux à terre : « Tu ne peux pas être comme ça, à m'aimer un moment pour me détester le moment d'après, lui dit-elle en essuyant ses larmes, tu veux qu'on se fâche, très bien ! On laisse tomber ! À quoi bon ! » Elle ravala sa colère, monta sur son lit et se tourna vers l'intérieur, essuyant les larmes qui coulaient sur son visage. Ne pouvant y résister, Baoyu monta la rejoindre et se confondit en excuses à base de « ma p'tite cousine... »
- 9 À l'extérieur, Grand-Mère Jia appelait Baoyu à grands cris. L'ensemble des

nourrices et servantes lui dirent alors en hâte : « Il est dans la chambre de mademoiselle Lin.

10 — Fort bien, fort bien ! dit-elle alors, laissons-le donc s’amuser avec ses cousines ! Avec son père qui l’a retenu toute la journée, il peut bien se distraire un petit moment ! Mais qu’ils ne se disputent plus, et que rien ne vienne l’ennuyer. » Toutes les servantes partagèrent cet avis.

11 Baoyu n’avait de cesse d’importuner Daiyu, qui finit par se lever : « Tu ne veux plus me laisser en paix, c’est bien ça ? Très bien, alors je te quitte ! lui dit-elle en se précipitant vers l’extérieur.

12 — Où tu iras, j’irai ! répondit-il en riant, alors qu’il récupéra la bourse pour la porter sur lui comme il en avait l’habitude.

13 — Alors tu dis que tu ne la veux plus, et voilà que tu la reprends ! J’ai honte pour toi ! » cria-t-elle alors qu’elle s’efforçait de la lui arracher des mains. Alors qu’elle se moquait ainsi de lui, elle se remit à rire. « Ma cousine chérie, il va falloir que tu m’en fasse un autre, de petit sachet à encens !

14 — Pour ça, il va falloir attendre que je sois de bonne humeur, et voilà tout ! » lui répondit-elle.

« Le parfum »

15 Baoyu n’entendit rien de ces paroles, il sentit simplement un délicat parfum, qui provenait justement des manches de Daiyu, un parfum à vous enivrer votre âme et vous ramollir les os. Baoyu la saisit d’un coup par la manche et la tira à lui, voulant découvrir ce qu’elle pouvait bien y cacher. « Qui irait se parfumer par un mois d’octobre aussi glacial ? lui dit-elle en riant.

16 — Si tu dis vrai, alors d’où vient-il, ce parfum ? répondit Baoyu dans un sourire.

17 — Mais je ne sais pas non plus. C’est sûrement les vêtements dans l’armoire qui en sont imprégnés, va savoir ! »

18 Baoyu secoua la tête : « Pas si sûr. Ce parfum est étrange, il n’a rien de pareil aux fumées d’encens, ou à l’odeur des sachets et petites boules parfumées.

19 — Je n’aurais quand même pas reçu un parfum mystique d’un bouddha ou d’un immortel, si ? ricana-t-elle. Et même si j’en avais bien la recette, je n’ai pas de grand frère ou petit frère suffisamment gentil qui irait me chercher le givre, la neige, les pétales et boutons des fleurs qu’il me faudrait pour en faire. Les parfums que je porte, quant à eux, sont tout ce qu’il y a de plus ordinaire, et voilà tout.

20 — Quoi que je dise, tu finis toujours par me ressortir la même chose, dit Baoyu en riant. Tant que je t’aurai pas donné une bonne leçon, tu comprendras jamais. A partir de maintenant, c’est fini, je ne t’épargne plus ! »

21 Il s’était relevé en disant ces mots, puis face à elle, il souffla dans ses mains, les frotta, et se mit à la chatouiller comme un fou, sous les bras et sur les côtes. Daiyu craignait terriblement les chatouilles, et à peine Baoyu tendit-il les bras pour la chahuter qu’elle se mit à rire à n’en plus pouvoir reprendre son souffle, en lui criant : « Baoyu, arrête, si tu continues je vais me fâcher ! » En retirant ses mains, il lui demanda, tout sourire : « Alors, tu les rediras, ces bêtises, ou bien ?

22 — J’oserai plus jamais », répondit-elle. Alors qu’elle réarrangeait ses cheveux, elle ajouta dans un sourire : « J’ai donc un « parfum mystique », et toi ? Tu as un « parfum doux » ou pas ? »

23 Baoyu resta interdit un moment, il ne comprenait pas. Alors il demanda :

« Comment ça, un « parfum doux » ? »

- 24 Daiyu secoua la tête, poussa un soupir et lui dit en riant : « Stupide, si stupide ! Toi, tu as un jade, et une personne possède l'or pour bien se marier avec toi ; elle porte un parfum frais, tu dois donc avoir un parfum doux pour bien aller avec, non ? »
- 25 Baoyu finit par saisir, alors il s'écria, hilare : « Tu viens à peine d'implorer ma clémence, et maintenant tu recommences déjà à être méchante ? » Voyant qu'il s'apprêtait à la chatouiller de nouveau, Daiyu s'affola et éclata de rire : « C'est bon, mon cousin adoré ! Je le ferai plus jamais.
- 26 — Très bien, je te pardonne, laisse-moi juste respirer le parfum de tes manches. »
- 27 Et, ce disant, il tira vers lui l'une de ses manches, s'en couvrit le visage et s'enivra de son odeur.

Notes

1 Jacques Dars, « Traduction terminable et interminable », in Vivianne Alleton, Mickael Lackner (eds), *De l'un au Multiple : Traductions du chinois vers les langues européennes*. Paris : Fondation Maison des sciences de l'homme, 1999, pp. 147-159. Jacques Dars reprend cette traduction dans sa notice sur l'œuvre dans l'ouvrage qu'il a coédité avec Chan Hingho, *Comment lire un roman chinois*. Arles : Philippe Picquier, 2001, pp. 225-230.

2 Voir Li Tche-houa, Jacqueline Alezaïs (trad.), *Le Rêve dans le pavillon rouge*. Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de La Pléiade », 1981, CXXIX-1638-1640 p. Voir l'introduction des traducteurs, t. 1, p. XI : « L'emploi d'un mot d'origine grecque en tête d'un tel ouvrage risquerait de froisser les lecteurs épris de culture hellénique ».

3 Georges Soulié de Morant, *Essai sur la littérature chinoise*. Paris : Mercure de France, 1921. Voir les pages 315 à 330 où figure une traduction libre d'un passage d'un premier chapitre de l'œuvre.

4 Armel Guerne (trad.), *Le Rêve dans le Pavillon Rouge*. Paris : Guy Le Prat, 1957-1963, 2 volumes.

5 Dans *Fawen yanjiu* 法文研究(Beijing), 1943, n° 4. La traduction est donnée avec le texte chinois pages 67-80, 149-161, 224-239, 306-317.

6 Li Zhihua, J. Alezaïs, *ibidem*.

7 Voir *Le roman chinois*. Paris : Véga, 1933, p. 66. Le même titre est traduit « Le miroir enchanté des amours » par Chan Hing-ho dans sa notice du Dictionnaire de littérature chinoise (A. Lévy, ed.). Paris : PUF, « Quadrige », (1994), 2000, p. 114.

8 Traduit « Les douze beautés de Jinglin », *ibidem*.

9 Jia Baoyu est né avec un jade dans la bouche, d'où son nom (*yu*, jade ; *bao*, trésor) ; Xue Baochai possède, quant à elle, un pendentif d'or. Dans *Comment lire un roman chinois*, Jacques Dars propose pour *Jinyuyuan*, *Les Affinités de l'or et du jade*. Voir p. 225.

10 Traduit « Les mémoires de la pierre », par Chan Hing-ho, dans A. Lévy, *op. cit.*, p. 114 et *Histoire d'un roc*, par J. Dars, *Comment lire un roman chinois, op. cit.*, p. 225

11 On lira avec plaisir et admiration l'article de Jacques Dars, « Jade magique et Jade sombre » (dans *Chine*. Paris : Editions du Festival d'Automne à Paris, 1986, pp. 40-46) disponible en ligne à l'URL : <http://ideo.revues.org/323> Il montre admirablement bien la profonde compréhension qu'il avait de l'œuvre, et même de l'âme, de Cao Xueqin.

12 *The Story of the Stone* parut en 5 volumes à Londres aux éditions Penguin Books : les volumes 1 à 3, publiés entre 1973 et 1977, sont de David Hawkes ; les volumes 4 et 5, qui virent le jour en 1978 et 1980, sont traduits par John Minford.

13 Voir Jiang Qihuang 薑其煌, *Ou Mei hongxue* 歐美紅學. Zhengzhou : Daxiang, (2005) 2006, p. 18

14 Le tapuscrit de cette traduction inédite est dorénavant accessible grâce à la bibliothèque de l'université de Hong Kong, en ligne à l'URL : <http://lib.hku.hk/bonsall/honglouloumng/index1.html>

- 15 *A Dream of Red Mansions*. Beijing : Waiwen, (1978) 1994, 4 vol., 22 -6-2556 p.
- 16 Voir Jacques Dars, « Traduction terminable et interminable », *op. cit.*.
- 17 *Ibidem*.
- 18 On les croise notamment au chapitre 6. Voir Li Zhihua (trad.), *Op. cit.*, t. 1, pp. 145 et suivantes.
- 19 La traduction de ces deux courts passages empruntés aux chapitres 17 et 19 a été relue par Valentin Philippon, mais nous assumons pleinement la paternité des manques et des erreurs subsistants. On pourra consulter la traduction de Li Zhihua respectivement aux pages 384 à 386 et 435 à 437 du tome 1.
- 20 Jacques Dars, « Traduction terminable et interminable », *op. cit.*, p.159

Pour citer cet article

Référence électronique

Shiwei Li, « Deux extraits du *Hongloumeng* en hommage à Jacques Dars », *Impressions d'Extrême-Orient* [En ligne], 4 | 2014, mis en ligne le 01 avril 2014, Consulté le 30 avril 2014. URL : <http://ideo.revues.org/342>

Auteur

Shiwei Li
IrAsia

Droits d'auteur

Tous droits réservés